

Archéologie sonore d'un poème d'Apollinaire

François Veilhan

À Lou

24^e page du recueil *Alcools* de Guillaume Apollinaire.

Après la verticalité vertébrée de poèmes à strophes, une phrase s'avance sur la page blanche, sans ponctuation¹.

Le pointillé des mots pose sa ligne de flottaison et inscrit un nouveau poème à l'horizontale dans le vide. Rivé à son titre, seul de cette forme dans *Alcools*, il est comme une tige couchée. Ou un outil oublié.

« CHANTRE

Et l'unique cordeau des trompettes marines »

D'emblée, ce segment à la surface de la page semble matérialiser cela même dont il est question dans le poème : « unique », métré (« cordeau » : corde, fil dont se sert le géomètre), tendu dans les vibrations d'un espace océanique, abstrait. Le poème nous parle du poème, des mots qui s'y côtoient, basculent l'un contre l'autre, et de cette tige sonore, tressée avec des mots, mesurée, que l'on peut *dessiner*, rapprocher de ce qu'Apollinaire appellera plus tard Calligrammes.

Pourtant le titre nous indique une autre voie. Chantre. Maître du chant lors des cérémonies religieuses. Le titre ouvre le poème sous le signe du chant, et peut-être là encore fait du poème couché l'objet même du *récit*, nous invitant cette fois à l'écouter, à capter le chant qui en émane, le rythme, l'espace vide qui amplifie les impacts du son.

Mais *chantre* véhicule toute une imagerie. Le terme nous mène dans le *chœur* d'un lieu protégé, réservé — l'église —, espace de célébration. Le rythme que l'on perçoit en récitant s'associe maintenant à une formule sacrée. Plus qu'à une phrase — il n'y a pas de verbe. Quelque chose n'agit pas, mais rassemble, initie, déplace dans un autre temps, un

1. Tout le recueil s'écrit sans ponctuation.

temps biblique, et au paroxysme du vers célèbre l'océan... Quelque chose mute d'une voix isolée à un chœur instrumental ; le vers est la chrysalide qui libère l'envol du sonore.

J'entends maintenant le *Et*, à l'amorce de la phrase, venu d'une mémoire séculaire, souffler une énergie métaphysique, cuivrée, lumineuse, confier les vibrations des mots suivants à quels anges invisibles, mus par quelle puissance indivise au-dessus des eaux ?

Annonciation ? Prophétie ?

Frangé sonore au bord du silence qui m'invite à pénétrer le secret des mots, à la rencontre du fait musical quelque part dans une prière.

Et mon œil aussi écoute, élabore une construction graphique combinant l'horizontal et le vertical. Ma vision se déplace du concret d'une forme initiale — le calligramme —, à un assemblage préalable porté par le champ sémantique, croisant les figures : le chantre est debout, il tient le long du corps son bâton cantoral, tandis que les trompettes posées sur la mer, invisibles lèvres, projettent le son vers l'horizon.

Impossible, en poésie, d'isoler le son des images, ni de capter indépendamment le temps de l'écoute, l'instantanéité du regard, et la lente émergence de l'inconscient.

Maintenant je suis prêt. J'écoute le poème. Je le « parle » lentement.

Chantre

Et l'unique cordeau des trompettes marines

Le *Et* d'ouverture impose cette lenteur, rattachant ce qui est énoncé à quelque chose qui n'est pas dit. Cela crée des liens rétroactifs entre les mots. Ceux-ci nous feraient croire qu'ils viennent l'un après l'autre, mais on lit, et on interroge l'avant.

Le rythme ternaire de l'alexandrin, lui, se déploie, se propulse en anacrouse, s'appuie sur le 3^e pied, le 6^e, le 9^e, le 12^e, et donne au vers quelque chose de parfaitement balancé. Écoutez ! J'entends le *i* qui illumine « unique » au 3^e pied disparaître, et se retrouver au 12^e pied dans « marines ». Le vers s'enroule sur lui-même, superposant par l'identité d'une voyelle les trois premiers pieds aux trois derniers. Le vers ferme sa boucle... Le vers ouvre l'espace blanc, mais les sonorités du vers sont circulaires. Il fonctionne comme une hélice.

Et ce cercle de l'alexandrin rappelle le premier vers de « Zone », long poème liminaire d'*Alcools* :

À la fin tu es las de ce monde ancien

Là aussi il est question de siècles lointains, là aussi l'alexandrin ouvre un cercle au moyen d'une voyelle, « in » : « À la fin » (cette première locution annonce la boucle du temps poétique), puis le referme en lui associant, au bout du vers, « ancien ». Résonance du premier appui dans le dernier appui, résonance amplifiée par l'intime et fluctuante diérèse d'« anci-en » qui vient confirmer le rythme même de l'alexandrin.

Dès lors, je ne peux m'empêcher de rattacher notre poème à « Zone », où souvent s'entend ce phrasé, le temps d'un vers, avant de se perdre. N'en serait-il pas extrait, tel une bouture détachée puis replantée ? Mais si, dans « Zone », Apollinaire noie ses alexandrins dans un flux entrecoupé, irrégulier, entretenu par des suites impaires, inégales, côtoyant des profils classiques qui surnagent, épaves somptueuses d'un monde révolu parmi les éclats d'une géographie contemporaine, intime, heurtée, asymétrique - mosaïque, ou plutôt collage dispersé sous les pas qui hantent au jour-le-jour l'étrangeté des villes – dans « Chantre », il réalise le fuselage d'une figure dodécasyllabique, symétrique, ternaire, aérienne.

Et je joue à lire des passages de Zone à travers le prisme de notre poème :

À la fin tu es las de ce monde ancien

(Tu es Chantre
et l'unique cordeau des trompettes marines)

Bergère Ô Tour Eiffel le troupeau des ponts bêle ce matin

(Bergère verticale, unique,
Troupeau des ponts, sonore, pluriel et se déployant à l'horizontale)

La religion seule est restée toute neuve la religion

[...]

[...] *la honte te retient*

D'entrer dans une église et de t'y confesser ce matin

(Il y a le
Chantre dans l'église)
(Il y a l'orgue
« trompettes marines »,
unique houle des orgues)

... petit enfant ... ta mère ne t'habille que de bleu et de blanc

Tu es très pieux et avec le plus ancien de tes camarades René Dalize

Vous n'aimez rien tant que les pompes de l'Église
(cordon blanc des enfants de chœur) (unique cordeau...)

Vous priez toute la nuit dans la chapelle du collège
(Et l'unique corps, le Christ ...)

Tandis qu'éternelle et adorable profondeur améthyste
Tourne à jamais la flamboyante gloire du Christ
(Tourne à jamais l'hélice circulaire du vers)

C'est [...]

C'est [...]

C'est l'arbre toujours touffu de toutes les prières
(« Et l'unique cordeau des trompettes marines » pourrait prendre sa place ici)

C'est [...]

(Pour donner corps à *La flamboyante gloire du Christ* Apollinaire alterne des images de ligne dépouillée et de profusion filandreuse)

Pupille christ de l'œil
(unique corps...)

[...] *Le ciel s'emplit alors de millions d'hirondelles*
(pluriel)

[...] *corbeau* [...]

[...] *oiseau-roc* [...]

(sonorités de « cordeau »)

Le ciel s'emplit alors de millions d'hirondelles
(telles des trompettes marines) (telles des mouettes)

[...]

Un instant voile tout de son ardente cendre
(l'étrange mémoire immobile de *Chantre*)

[...]

Et tous aigle phénix et pihis de la Chine
(alexandrin, lumière étoilée des i) (vers commençant par « Et »)

Fraternisent avec la volante machine
(alexandrin, là aussi forme en hélice du vers grâce à la position des i) (L'unique et le nombre)

Et tu bois cet alcool brûlant comme ta vie

Ta vie que tu bois comme une eau-de-vie

(cycle du *i* courbant, bouclant le vers) (vers commençant par *Et*)
(dans ces phrases il pourrait s'agir de l'ivresse musicale de notre poème)

Ils sont les Christ d'une autre forme et d'une autre croyance

(peut-être le rapport d'Apollinaire à la religion est-il plus de l'ordre d'une croyance — quelque chose qui le relie à l'enfance, à l'énigme du Monde — que de la foi ?)

En effet, il y a dans « Chantre » le mot « cordeau ».

Apollinaire nous le dit, la religion le fascine, elle s'incorpore à sa vision, elle habite son regard. La religion irrigue le vers, l'envahit de sens, et de son.

La conjonction *Et* qui lance notre unique phrase, ouvre mainte phrase ou proposition dans les Psaumes de David de la Bible. Si l'on ouvre la traduction du livre saint de 1910, s'appuyant sur le grec et l'hébreu, plusieurs psaumes commencent avec « Au chef des chantres, sur la harpe à huit cordes », ou « Au chef des chantres, sur la guitthith », ou « Au chef des chantres sur les flûtes », ou sur les « lis ». Les psaumes sont chantés, psalmodiés. Notre poème aussi, ses mots le disent, et on l'a senti, passe par la voix. Pas seulement parce que son titre est « Chantre », ni seulement parce qu'il commence par le lointain « Et », dictant de poser la voix, de proférer. Mais aussi parce qu'il y a le mot « cordeau ». « L'unique cordeau... ». Extraordinaire mot qui va bouger, se métamorphoser, se scinder peu à peu dans notre esprit.

Cordeau attire l'attention par ses sonorités. D'une part parce que le récitant (le chantre) se doit, en ralentissant, de mettre un accent sur la 2^e syllabe, de façon à le distinguer de « corde » qui serait évidemment le mot simple, clair, permettant lui aussi de former l'alexandrin. D'autre part parce qu'il juxtapose les deux « o » de la langue française, le « o » ouvert, un peu creux et large, alvéole résonnante de « cor », et le « ô », noyau condensé, puissant, de « eau ». On trouve ainsi dans notre mémoire quelques mots anciens, d'une grande portée poétique, qui conjuguent ces deux « o » timbrés différemment : porteau, corbeau, hobereau, ormeau...

Soit dit en passant, ces deux « o » cohabitent dans le nom de Guillaume Apollinaire, de même qu'ils cohabitent, par exemple, dans « Victor Hugo » (on pourrait avoir une lecture phonétique de notre poème qui en ferait un envoi à Victor Hugo face à l'abîme de l'océan. Solitude

imposée au poète romantique, *L'abîme*, caché derrière *marines* était le titre qu'il s'était vu refusé par son éditeur pour son incroyable livre *Les Travailleurs de la mer*. Victor Hugo, tempête face à l'abîme...).

Or « cordeau » est suffisamment rare, et gonflé de son, pour qu'immédiatement, et peu à peu, on s'arrête aussi à son sens. Si l'on *découvrait* le poème aussi lentement que l'on *râclerait* le texte et l'image d'une assiette à dessert couverte de crème anglaise, recueillie bouchée après bouchée dans une cuiller d'argent (n'est-ce pas ainsi qu'il faut lire la poésie ?), on rattacherait le mot « corde », rétroactivement, à Chantre. Corde vocale, corde de chanvre, corde particulière pour le vêtement d'un homme de culte (les enfants de chœur, comme l'ont peut-être été René Dalize et Guillaume Apollinaire, portent un cordon blanc...). Mais si on rattache le mot à « unique », qui le précède, c'est le phonème « cor » qui surgit. En pénétrant l'église, *l'unique corps* s'offre à nos yeux, le corps sur la croix. Or le schéma de la croix s'est déjà assemblé en nous avant même l'épreuve de l'écoute. Il s'associe maintenant au corps du Christ. Et le prêtre, en donnant la communion, ne dit-il pas « Le corps du Christ », l'unique corps du Christ (lumière du « i »), partagé entre tous les fidèles (« corps d... »). Oui, notre poème suit le vaste mouvement de la communion. L'Unique se répand, se retrouve dans la profusion des êtres qui s'en emparent et le soufflent dans l'univers. Alors, on isole « corps » et surgit contre lui l'« eau ». *Corps d'eau*. Le corps est d'eau. L'eau circule dans le corps, comme la vie. Et le corps sonore (magie de ces sons) est justement celui qui traverse le poème, celui qui traverse les trompettes, trompes marines puisqu'elles *transmettent* le liquide du son. Si les trompettes marines déchirent le monde, peut-être, lorsque l'on pénètre l'église avec l'auteur, sont-elles, après la vision du crucifié, tuyaux d'orgue, peut-être sont-elles, dans l'ombre, le son, la houle des orgues ? Et finalement, tout nous parle de sonorités, de la naissance et la diffusion du son, puisque l'on peut sous-entendre « cor » *d'eau*, corne de brume, signaux d'un vaisseau sur l'océan. Le second hémistiche du vers ne serait peut-être alors que le miroir du premier hémistiche. *Unique corne de brume, trompettes marines*.

A la lecture, lancinante, la question revient en nous, pourquoi cordeau, et non pas corde ? Pourquoi ce vieux mot de métier ancestral ? Si l'on cherche une définition de *trompette marine*, on apprend qu'il s'agit d'un « instrument de musique à une seule corde ». La corde est mise en vibration par un archet, tige flexible perpendiculaire. Le schéma en croix revient, s'inscrit comme un geste.

Au-delà d'une définition, c'est bien l'énigme de *cordeau* qui met en mouvement tout le poème, l'éclaire d'un arrière-monde, le pulvérise en visions juxtaposées dans l'espace, tandis que le pluriel de *trompettes marines* sème aux quatre-vents le son mis en vibration par la croyance... Peut-être la croyance de l'enfant qui revient dans « Zone ».

Je l'ai écrit, la conjonction *Et* lance l'unique phrase d'Apollinaire. Elle ouvre maintes phrases ou propositions dans les Psaumes de la Bible.

Écoutez les Psaumes 6, 8, 33 à travers le prisme de notre poème, à supposer qu'il veuille dire :

Tu es le chantre des psaumes de la Bible
Et l'unique corde des trompettes marines

ou

chantre tu entonnes les psaumes de la Bible Et
l'unique mesure des vents et de la mer

6.3 [...] *Guéris-moi Éternel car mes os sont tremblants*
(eau, os au pluriel)

6.5 [...] *Sauve-moi, à cause de ta miséricorde.*
(corde)

8.6 [l'homme] *Tu l'as fait un peu inférieur à Dieu. Et tu l'as couronné de gloire et de magnificence*
(trompettes)

8.9 *Les oiseaux du ciel et les poissons de la mer. Tout ce qui parcourt les sentiers des mers.*
(... marines)

33. 3 *Chantez-lui un cantique nouveau. Faites retentir vos instruments et vos voix*
(corde vocale, corde de la trompette marine, trompes marines)

33. 4 *Car la parole de l'Éternel est droite*
(unique cordeau, la corde est tendue pour entrer en vibration)

33.6 *Les cieux ont été faits par la parole de l'Éternel »*
(puissance de la parole du poète)

Et toute leur armée par le souffle de sa bouche
(trompettes marines)

33.7 *Il amoncelle en tas les eaux de la mer. Il met dans des réservoirs les abîmes.*

(Il est l'Unique, Il prend dans ses mains les eaux de la mer)
(comme le poète).

Corps d'eau, cordeau est véritablement l'*entonnoir* (au sens de l'objet viticole drainant le *liquide* d'un récipient à l'autre, *cordeau* transmettant la vibration aux cuivres, et au sens d'*entonner* un chant), le mot-entonnoir par lequel passe le poème, d'un hémistiche vers l'autre, pour devenir son, voix musicale confondue avec les eaux.

En lui s'entremêlent les sens possibles, se diffractent comme dans un accord.

Comme j'ai trouvé celle de la Trompette Marine, je cherche la définition, la description de l'instrument Guitthith, que joue le chef des chantres au Psaume 8 (voir ci-dessus). L'instrument est inconnu, il s'est perdu, ou n'a peut-être jamais existé que par son nom. La traduction littérale de l'hébreu donne *pressoir*.

Et dans le profond rouage de l'unique instrument-machine vers lequel se rendent les vendangeurs de l'antiquité, au long de la torsade, la corde creuse, je vois couler, tourner le jus sonore comme du vin (33.6 *Le souffle de Sa bouche*).

La phrase *Guéris-moi Éternel car mes os sont tremblants* (6.3) me frappe. J'aime ce *r* qui roule d'un mot à l'autre et tremble en moi. Ce même *r* que je n'avais pas assez entendu, consonne à l'ombre des voyelles de notre poème. Le *r* roule dans l'océan, vibre dans les trompettes, rappelle que la corde râpe, telle un cordage, ou le vêtement d'un moine sur la peau. Pénitence. Le *r* donne au mot Chantre une étrange rugosité qui l'oppose presque à *chante*.

Chantrrrre

Et l'unique corrrrrdeau des trrrrrrompettes marrrrines

J'ai alors éprouvé le désir d'écouter des enregistrements sonores de trompettes marines, désir de simple curiosité, s'éloignant, pourquoi ne pas l'avouer, de ma quête verbale, spectrale. Je voulais me reposer, suivre une visite guidée dans l'atelier où se fabriquent aujourd'hui quelques exemplaires de cet instrument tombé dans l'oubli.

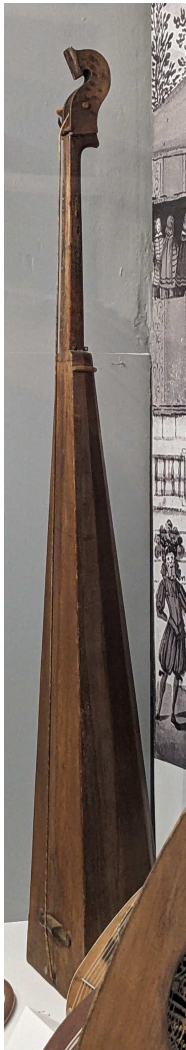
L'unique corde se tend le long de la *caisse de résonance*, haute comme un corps humain. Le *chevalet* en règle l'éloignement, prend appui, tel une petite arche, en deux points, deux surfaces réduites, rec-

tangulaires, l'une fixée, l'autre simplement posée, sans colle, sur le bois sensible, réactif, de la *table*. Alors que le son s'allonge sous l'*archet*, cette jointure libre génère les aléas d'une trépidation. Tels un ronflement ils viennent altérer, parasiter violemment l'étirement fluide de la note, lui donner une allure de monstre enflant la voix, une voix autant bruitée que vibratile dans son expansion — la voix d'une tempête, ou le déchirement d'une écume.

Tout me dit qu'Apollinaire a lui aussi entendu le corps de l'instrument dont la discordance cyclique tremble dans son vers

volante machine retrouvée sur la grève

Poitiers, 11 mars 2025



Trompette marine, Palais Lascaris, Nice.